

LES ALLEMANDS N'ONT PU REPRENDRE HIER LEUR ATTAQUE GÉNÉRALE

EXCELSIOR

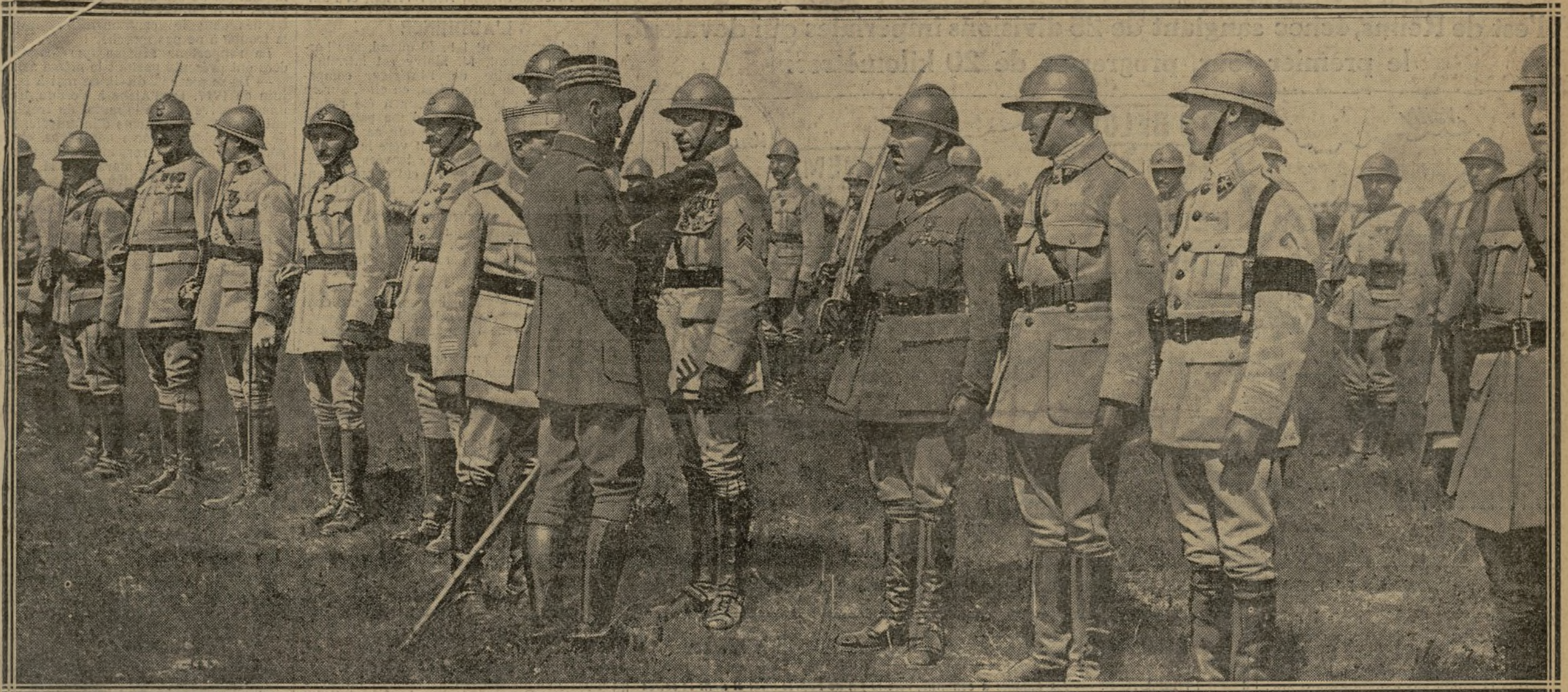
9^e Année. — N° 2.797. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Mercredi
17
JUILLET
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20. — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Gut. 12-45
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LE GÉNÉRAL GOURAUD DÉCORE LES OFFICIERS D'UNE DIVISION D'ÉLITE

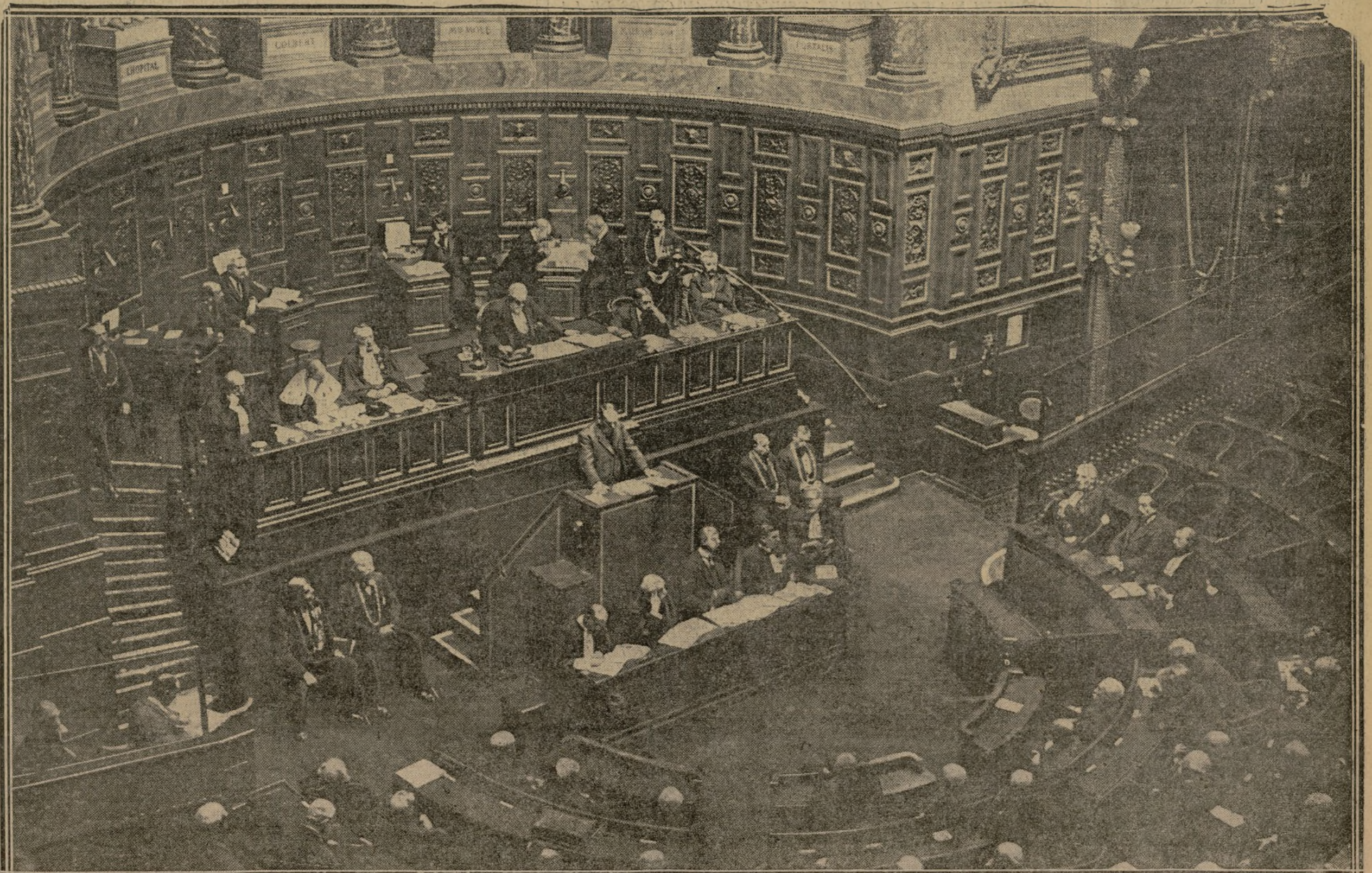


CES OFFICIERS AVAIENT PRIS UNE PART GLORIEUSE A LA DÉFENSE DE REIMS EN JUIN DERNIER

Le général Gouraud est un organisateur et un entraîneur d'hommes admirable. Sous ses ordres, une de nos plus vaillantes armées a réussi à diverses reprises à infliger de sérieux revers à l'ennemi, notamment lorsqu'il essaya, en juin dernier, de nous enlever

les ruines de Reims. Quoi que tente l'ennemi, il pourra, comme hier, lancer ses meilleures troupes à l'assaut : il trouvera devant lui une armée de héros commandée par un héros. Voici le général Gouraud décorant, ces jours derniers, les plus vaillants de ses officiers.

L'AFFAIRE MALVY DEVANT LA COUR DE JUSTICE



DEBOUT A LA TRIBUNE, LE RAPPORTEUR DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE, M. PÉRÈS, LIT SON RAPPORT

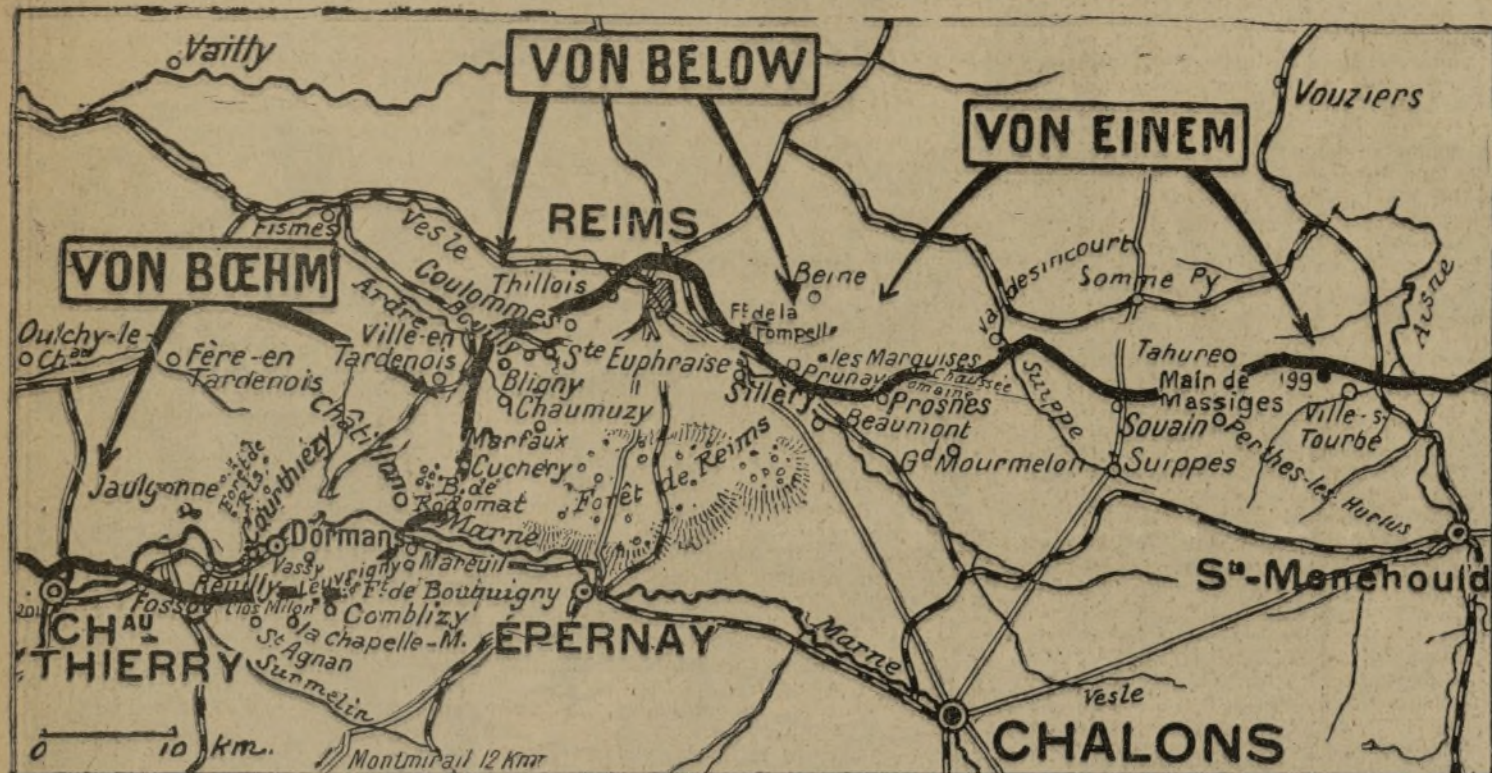
Le Sénat, constitué en Cour de justice pour juger M. Malvy, s'est réuni hier pour la troisième fois. L'audience fut ouverte à une heure quarante-cinq. M. Antonin Dubost présidait, ayant à sa droite : MM. Sénac, assesseur, Merillon, procureur général, et Lombard, assesseur, tous trois en robe rouge. L'accusé, M. Malvy, avait pris place au premier

rang des fauteuils d'extrême gauche, entre ses deux avocats, M^e Bourdillon, que l'on voit à sa droite, et M^e Guillaud, qui se trouve à sa gauche. Après l'appel nominal des sénateurs juges, M. Pérès, sénateur rapporteur, assis au banc du gouvernement, monta à la tribune et donna lecture de la moitié de son rapport, lecture qui prit toute la séance.

LA SECONDE JOURNÉE DE LA CINQUIÈME OFFENSIVE BRISÉE PAR NOUS AVANT-HIER L'ATTAQUE GÉNÉRALE N'A PU ÊTRE REPRISÉ HIER PAR LES ALLEMANDS

Au sud de la Marne, nos troupes, par une défense pied à pied, contiennent la poussée de l'ennemi. Une contre-attaque nous rend les villages de Saint-Agnan et Chapelle-Monthodon.

A l'est de Reims, échec sanglant de 25 divisions impériales qui devaient, le premier jour, progresser de 20 kilomètres.



THÉÂTRE DE LA BATAILLE ET SECTEURS OCCUPÉS PAR LES TROIS ARMÉES ALLEMANDES

Après un effort furieux, mais inutile, pour élargir leur tête de pont au sud de la Marne, les Allemands n'ont pas poursuivi leurs attaques au cours de la nuit. La méthode qu'ils ont constamment employée au cours de leurs précédentes offensives consistait, au contraire, à pousser de l'avant sans aucune interruption. Cet arrêt leur a donc été imposé par les circonstances, c'est-à-dire par la vigueur de notre résistance, qui leur a infligé de lourdes pertes sans leur permettre de remporter sur aucun point le succès espéré.

Un retour offensif, à l'aide de renforts ramenés en hâte, était certain. Mais cet arrêt était déjà un premier échec.

Au cours de la journée d'hier, les Allemands ont, en effet, attaqué de nouveau, avec des forces considérables, dans la boucle de la Marne, entre Fossy et Mareuil-le-Port. Ils ont progressé légèrement vers l'est en remontant la Marne, dans la direction de Reuil-sur-Marne, pendant qu'une contre-attaque leur reprenait, au sud, Saint-Agnan et la Chapelle-Monthodon. A l'est de Reims, leurs attaques ont été non moins violentes, mais plus localisées, et ont partout été contenues.

Le résultat de cette seconde journée de bataille est aussi satisfaisant pour nous que celui de la première.

Jean VILLARS.

La Chambre des Communes applaudit le communiqué

LONDRES, 16 juillet. — A la séance de la Chambre des Communes, M. Bonar Law a annoncé que M. Lloyd George est en communication téléphonique constante avec le grand quartier général et que, suivant le rapport du général Foch, celui-ci est satisfait des résultats des combats. (Applaudissements.)

M. Bonar Law lit ensuite le communiqué suivant :

De bonne heure, ce matin, l'ennemi a attaqué sur un front de quatre-vingt-dix kilomètres assez également divisé à l'est et à l'ouest de Reims.

La ville de Reims n'a pas été atteinte. Au sud de la Marne, les Américains, exécutant une brillante contre-attaque, ont repoussé l'ennemi et fait mille prisonniers. (Vifs applaudissements.)

A l'est de Reims, l'ennemi, vigoureusement repoussé, a subi des pertes sévères et a été complètement arrêté. (Vifs applaudissements.)

M. Runciman dit :

— La Chambre voudra offrir ses félicitations, non seulement aux soldats français, mais aux Américains qui ont manifesté leur valeur en un moment critique. Et ce n'est pas la première fois qu'ils la manifestent.

LES COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

14 HEURES. — La bataille a continué, vers la fin de l'après-midi et dans la soirée d'hier, avec une violence redoublée.

Entre Château-Thierry et Reims, l'ennemi, accentuant ses efforts pour élargir ses avantages, a lancé de furieuses attaques. Les combats ont été particulièrement acharnés au sud de la Marne et dans la région de Châtillon. LES TROUPES FRANCO-AMÉRICAINES ONT MAGNIFIQUEMENT RESISTÉ A L'ENNEMI ET CONTRE-ATTAQUE A PLUSIEURS REPRISES AVEC VIGUEUR.

Au sud de la Marne, les Allemands n'ont pu dépasser la ligne Saint-Agnan, la Chapelle-Monthodon, lièvre sud de la forêt de Bouquigny. Nous avons fait, dans cette région, un millier de prisonniers. Mareuil-le-Port est tenu par nous.

Au nord de la Marne, nous avons maintenu l'ennemi aux abords sud de Châtillon et aux lisières sud-est des bois de Rodemont. Aucun changement appréciable sur le reste de la ligne.

L'ENNEMI N'A FAIT AUCUNE TENTATIVE AU COURS DE LA NUIT.

Sur le front à l'est de Reims, les Allemands, épuisés par la lutte infructueuse engagée par eux dans la journée d'hier, n'ont pu dépasser, dans notre zone de couverture, une ligne jalonnée par Prunay, la lisière sud des bois au nord de la Chaussée Romaine jusqu'à la Suippe, la région au nord de Souain, de Perthes-les-Hurlus. NOTRE POSITION DE COMBAT N'A ÉTÉ ENTAMÉE NULLE PART.

AU DIRE DES PRISONNIERS, LES PERTES SUBIES PAR LES ALLEMANDS DANS LA PREMIÈRE JOURNÉE DE LA BATAILLE ONT ÉTÉ EXTREMEMENT ÉLEVÉES.

23 HEURES. — DANS LA JOURNÉE DU 16, LES ALLEMANDS, QUI N'ONT PU REPRENDRE LEUR ATTAQUE GÉNÉRALE BRISÉE PAR NOUS LA VEILLE, ONT FAIT DE VIOLENTS EFFORTS POUR ACCROÎTRE LEURS SUCCÈS LOCAUX.

Ce matin et dans l'après-midi, la bataille a été particulièrement acharnée au sud de la Marne. Des forces ennemies ont tenté de remonter le cours de la rivière. Nos troupes ont ralenti la poussée de l'ennemi par une défense pied à pied et l'ont maintenu sur la ligne (Euilly-Leuwigny).

DE NOTRE CÔTÉ, NOUS AVONS CONTRE-ATTAQUE L'ENNEMI SUR LE FRONT SAINT-AGNAN-CHAPELLE-MONTHODON. NOS TROUPES ONT ENLEVÉ CES DEUX LOCALITÉS ET ONT REPORTE LEURS LIGNES SUR LES HAUTEURS QUI DOMINENT LA VALLÉE DE LA MARNE, DANS LA RÉGION DE LA BOURDONNERIE ET DE CLOS-MILON.

Entre la Marne et Reims, les troupes franco-italiennes ont repoussé plusieurs tentatives de l'ennemi et conservé leurs positions.

A l'est de Reims, les Allemands ont recommencé, ce matin, de violentes préparations d'artillerie qui ont été suivies d'attaques en plusieurs points du front. UNE PUISANTE TENTATIVE EN DIRECTION DE BEAUMONT-SUR-VESLE N'A PAS REUSSI A DEBOUCHER DE PRUNAY.

DANS LE SECTEUR DE LA SUIPPE, DEUX ATTAQUES MENEES A L'OUEST DE LA RIVIÈRE ONT ÉCHOUÉ SOUS NOS FEUX. La lutte a été non moins vive dans les régions au nord de Crosnes et à l'est de Tahure, où l'ennemi a également attaqué. PARTOUT SES EFFORTS ONT ÉTÉ VAINS ET SES TROUPES D'ASSAUT REPOUSSEES AVEC DE LOURDES PERTES.

Il se confirme, d'après les ordres trouvés sur les prisonniers, que l'attaque sur le front de Champagne, menée par quinze divisions de première ligne et dix de soutien, cherchait à réaliser une progression de 20 kilomètres le premier jour et à atteindre la Marne face à droite.

LE COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN

(15 juillet). — 21 HEURES. — A l'est de Château-Thierry, où l'ennemi avait réussi, ce matin, à traverser la Marne dans notre secteur, NOS TROUPES ONT CONTRE-ATTAQUE ET ONT REFOULE L'ADVERSAIRE JUSQU'A LA MARNE. Elles ont fait 500 prisonniers.

Dans les Vosges, cinq coups de main déclenchés par l'ennemi ont été repoussés par nos feux.

L'AFFAIRE MALVY DEVANT LA HAUTE COUR

M. Eugène Pérès a lu hier la première partie du rapport qu'il présente au nom de la Commission d'instruction sur les faits reprochés à l'ancien ministre de l'Intérieur.

Le Sénat, constitué en Cour de justice, a tenu hier sa troisième audience pour l'affaire Malvy. Aussi a-t-on constaté quelque animation autour du Palais du Luxembourg, si paisible d'ordinaire. Des curieux s'étaient dérangés, en effet, pour voir arriver les sénateurs et aussi les témoins, parmi lesquels ils se montraient au passage trois anciens présidents du Conseil : MM. Aristide Briand, René Viviani et Poincaré.

L'AUDIENCE

Il est exactement 1 h. 40 quand, sur l'ordre du président, M. Malvy est introduit. L'ancien ministre de l'Intérieur comparait en prévenu libre. C'est, en effet, sur sa demande que la Haute Cour a été réunie pour le juger. Très pâle, d'une pâleur qui tranche encore davantage sur sa jaquette noire, il se dirige lentement vers le box qui a été aménagé au bas des travées de l'extrême gauche et s'assoit entre ses défenseurs, M. le bâtonnier Bourdillon et M. Guillaud.

M. Merillon, procureur général, a pris place sur l'estrade du bureau, à la droite de M. Antonin Dubost, entre MM. Lombard et Sénac, avocats-général. Tous trois sont en robe rouge.

Un vigoureux coup de sonnette, et l'appel nominal des juges débute par ceux dont le nom commence par la lettre D.

Trente-cinq ne répondent pas au contre-appel.

Neuf d'entre eux arrivent d'ailleurs quelques instants plus tard, invoquant un retard de train. La Cour statuera sur leur admission comme juges en même temps que sur les excuses présentées par les autres absents.

M. Antonin Dubost donne la parole à M. Eugène Pérès, rapporteur de la commission d'instruction, quand, à gauche, M. Bepmale, qui doit demander l'ajournement, la réclame aussi. Le président la lui refusant, il s'en suit quelque brouhaha. Finalement, M. Bepmale n'insiste pas, et M. Pérès commence sa lecture.

LE RAPPORT DE LA COMMISSION

Le rapporteur lit lentement, d'une voix claire et bien timbrée. C'est, tout d'abord, un exposé de l'affaire rappelant, en premier lieu, que la Chambre a renvoyé M. Malvy devant le Sénat sous la double accusation d'avoir renseigné l'ennemi sur tous nos projets militaires et diplomatiques, notamment sur l'offensive du Chemin des Dames, et d'avoir favorisé des mutineries, accusation qui repose principalement sur la lettre de M. Léon Daudet au président de la République.

Mais, dit le rapport, cette lettre est précédée, dans le dossier, d'un procès-verbal de la séance du Sénat du 22 juillet 1917, contenant un discours de M. le sénateur Clemenceau, qui, après avoir relevé contre M. Malvy « une série de faits » qu'il considérait comme des complaisances du ministre vis-à-vis des défaits, des tistes, des fauteurs de grèves et des étrangers cherchant à démoraliser la France, en lui reprochant notamment ses relations étroites avec Almereyda, concluait en refusant sa confiance au ministre de l'Intérieur, à cause d'une expérience de deux ans dans laquelle il s'est montré, mettons tout au mieux, trop insuffisant au point de vue de la surveillance des étrangers et de la tolérance des entreprises d'une bande d'antipatriotes, qui ont mis la France en danger.

Les travaux de la commission sont ensuite exposés.

Sur le premier chef d'accusation, M. Léon Daudet affirmait que M. Malvy avait fait renseigner l'ennemi par la « bande du Bonnet Rouge ». Ces imputations ont été vérifiées. Et le rapporteur ne semble pas devoir les retenir.

Notamment, dit-il, l'ennemi n'avait pas besoin d'un ministre pour le renseigner sur un plan d'attaque qui était connu depuis longtemps et discuté presque ouvertement parmi les chefs militaires aussi bien que dans le pays.

M. Léon Daudet lie à cette question celle des documents relatifs à l'armée d'Orient remis par Paix-Séailles à Almereyda. M. Eugène Pérès dit, à ce sujet, que les poursuites judiciaires qui ont été ouvertes n'ont jamais abouti à l'incrimination de M. Malvy.

Le rapporteur passe ensuite aux mutineries militaires de juin 1917.

M. Léon Daudet insiste particulièrement, dit M. Eugène Pérès, sur l'affaire de Coevres, établie par une note remise par M. Henry Bérenger, et où les officiers auraient reconnu dans les rangs des agents de la Sûreté venus en provocateurs. Si l'acte était établi, demande le rapporteur, pourrait-on en faire remonter la responsabilité à M. Malvy, la police dans les armées appartenant au grand quartier général ?

Mais il ne s'agit pas là d'un incident unique ; il y eut un vaste complot militaire. Ici, la voix du rapporteur devient grave : — Il est indiscutable et indiscuté, dit-il, que des désordres se sont produits dans certains régiments.

M. Eugène Pérès entre dans le détail de ces désordres. Mais, à gauche, une protestation s'élève :

— Pour entendre ces choses, demande M. Le Hérisse, ne pourrait-on pas être en Chambre du conseil ?

Au centre et à droite, d'autres protes-

tations appuient celle du sénateur d'Ille-et-Vilaine. On demande le huis clos. Mais M. Antonin Dubost fait observer qu'il s'agit d'un document émanant de la commission d'instruction, et que les audiences de justice doivent être publiques.

M. Pérès rappelle que les mutineries furent signalées au ministre de la Guerre par le général Pétain, qui manifesta son inquiétude de ces actes d'indiscipline préparés et organisés, de ces papillons distribués dans les cantonnements, invitant la troupe à ne pas marcher !

Le rapporteur affirme que les désordres ont présenté partout le même aspect : — Ils se placent, dit-il, de mai à la fin de 1917. De l'Aisne à Verdun, c'était une offensive contre le moral du front ; ils ont atteint les régiments d'infanterie. Trop de bons soldats, même des héros, ont dû porter le poids de responsabilités plus ou moins inconscientes, alors que la véritable culpabilité était ailleurs.

Ces manifestations étaient dirigées contre le gouvernement, non contre le commandement. « Nos femmes crèvent de faim », disaient les hommes. On fusille à Paris, nous voulons renverser le gouvernement qui n'a pas fait la paix. Vive la Révolution !

La diffusion de tracts révolutionnaires, le contact avec les troupes russes, les mouvements populaires de Paris, la non-répulsion de la propagande pacifiste, et, d'une manière générale, ce qui se passait à l'intérieur, voilà ce qui, suivant le général Pétain, a eu une répercussion sur le front.

De cela, demande le rapporteur, le mi-



M. PÉRÈS
sénateur rapporteur
(Phot. Henri Manuel.)

ministre de l'Intérieur n'avait-il pas le devoir de se préoccuper ?

La commission l'a recherché.

M. Eugène Pérès rappelle qu'à partir du 1^{er} septembre 1915 la direction de la police repassait des mains de l'autorité militaire à celles de l'autorité civile, cela sur l'initiative de M. Malvy ; que les relations entre le gouvernement militaire de Paris et la préfecture de police, cordiales au début, devinrent assez tendues avec l'affaire Desclaux.

C'était le deuxième bureau du gouvernement militaire qui avait fait arrêter Desclaux, ami de Caillaux, a dit le général Clergerie, et cela, toujours d'après ce dernier, la préfecture de police ne le pardonna pas au gouvernement militaire.

L'affaire Garfunkel et d'autres mirent également le deuxième bureau du gouvernement militaire et la préfecture de police aux prises. Le 31 janvier 1916, le ministre de l'Intérieur obtenait la suppression du deuxième bureau. Ainsi l'Intérieur restait seul à diriger le contre-espionnage.

Le rapporteur cite l'affaire Lipscher comme démontrant avec quelle négligence alarmante et selon quelle procédure tendancieuse certaines investigations et filatures étaient menées quand certains hommes politiques pouvaient se trouver impliqués dans les affaires suivies par la préfecture de police. Il constate, d'une façon générale, les fâcheux effets de la déposition du deuxième bureau quant aux pouvoirs de police dans la capitale.

LA PROPAGANDE ANTIMILITARISTE A L'INTÉRIEUR

Après une suspension de trois quarts d'heure, M. Eugène Pérès reprend sa lecture.

Cette partie du rapport de M. Pérès traite particulièrement de la propagande antimilitariste à l'intérieur. Il y est dit que le général Nivelle écrivit, en février 1917, au ministre de l'Intérieur, une lettre la dénonçant et demandant des mesures énergiques pour y mettre fin.

Le rapport dit comment, devenu directeur de la Sûreté générale, M. Leymarie supprima les relations mensuelles entre le grand quartier général et celle-ci, déclarant que « c'était le front qui troublait l'arrière ».

Il revient sur l'attitude de M. Malvy au moment de la mobilisation et sur son abstention de faire usage du carnet B, sur les relations de l'ancien ministre de l'Intérieur avec Almereyda. Il dit que ce dernier venait presque tous les jours au ministère de l'Intérieur, souvent avec Landau, Goldsky et d'autres, cela jusqu'à la veille de son incarcération.

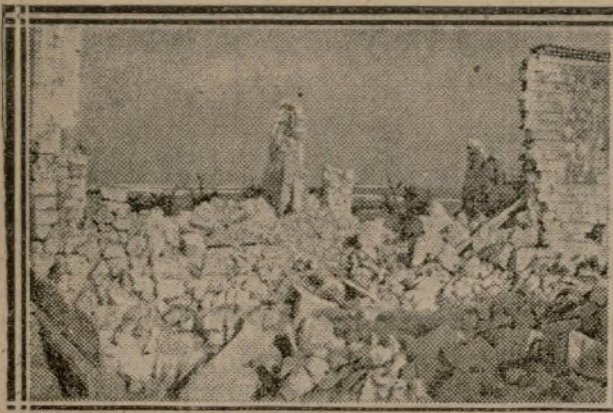
Or, M. Malvy était informé du passé d'Almereyda.

En avril et juillet 1915, précise le rapporteur, Almereyda touchait des allocations sur les sommes du budget de l'instruction publique destinées aux gens de lettres. Il faisait passer des listes de protégés à la préfecture de police, qui lui donnait satisfaction immédiate. Il obtenait des permis de séjour pour certains étrangers, notamment en faveur du Turc Rahat, suspect d'espionnage et associé à l'escroc Zucco.

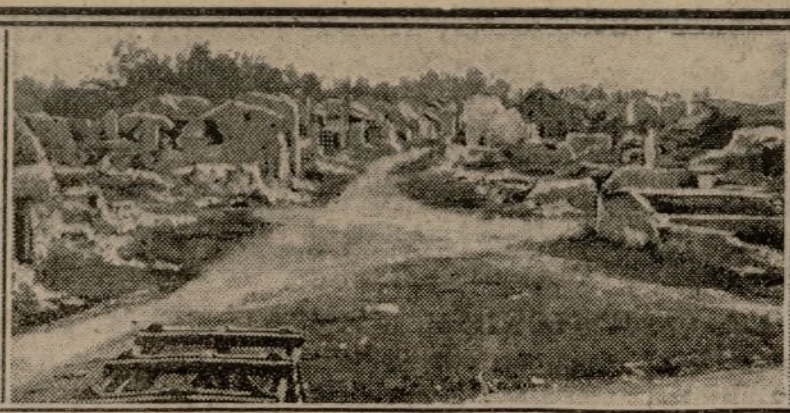
Voilà, conclut M. Eugène Pérès, le régime de liberté et de confiance fait aux suspects ! Il reste à voir quels furent ses résultats.

Le rapporteur continuera cet après-midi sa lecture. Il n'a lu, en effet, que 87 pages sur les 167 que compte son rapport.

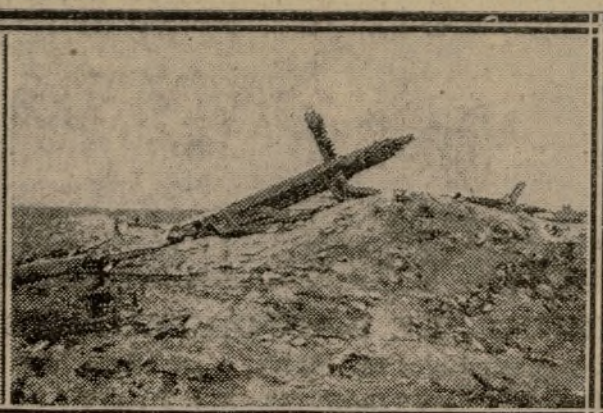
Léopold BLOND.



RUINES DE PERTHES-LES-HURLUS



LA RUE PRINCIPALE DE SOUAIN



LES RESTES DU MOULIN DE SOUAIN

LES CONTES D'EXCELSIOR

L'ENQUÊTE A LA CAVE

PAR ADRIEN VÉLY

Nous avions dîné chez M. et Mme. Sermeuse, Nelson Brown, Le Huchet et moi.

C'est ma tournée, nous avait dit Sermeuse en nous invitant.

Il entendait par là qu'il nous rendait en bloc toutes nos politesses de la saison, la chaleur persistante ayant favorisé les escapades dans les restaurants en plein air. Et Sermeuse avait ajouté :

— Nous vous demandons, ma femme et moi, toute votre indulgence. L'approvisionnement est devenu une question si difficile !... Nous ne pourrions vous offrir qu'un dîner de guerre.

Cette déclaration prémonitrice nous fit trouver excellents les deux plats simples, mais assez copieux, dont se composait le menu. Ils furent arrosés, malheureusement, d'un vin plus que médiocre, un vulgaire vin au litre acheté chez le plus proche maitroquet. Le Huchet, en trempant les lèvres dans son verre, dissimula imparfaitement une légère grimace. Sermeuse s'en aperçut et dit :

— Je suis désolé de n'avoir à vous offrir qu'un aussi pauvre breuvage... Que voulez-vous, on manque de tout, hélas !... Et il faut bien se contenter de ce que l'on trouve.

Après le dîner, le café et les cigares, la gentille Mme Sermeuse fit apporter une table à jeu, et nous commençâmes une partie de bridge. Je dis que nous la commençâmes, car nous ne devions pas la terminer. En effet, vers onze heures, le sinistre hurlement de la sirène retentit soudain.

— Ah ! ah ! les voilà, dit placidement Nelson Brown, qui était en train de donner les cartes.

— Les voilà, répéta non moins placidement Sermeuse.

— Les voilà, fit à son tour la gentille Mme Sermeuse, d'une voix quelque peu altérée.

— Les voilà, conclut Le Huchet, incapable de dominer l'agitation qui venait de s'emparer de lui.

Et il se leva, d'un mouvement brusque, saccadé.

— Où allez-vous, mon cher ? lui demanda Sermeuse.

— Est-ce que nous n'allons pas descendre à la cave ?

— A la cave !... Auriez-vous peur, par hasard ?

— La plus élémentaire prudence n'est pas de la peur... Et le véritable courage ne consiste pas en des bravades inutiles.

— Bien dit !... J'ai déjà lu ça dans les journaux... Il n'empêche que, moi, je ne descends jamais à la cave.

— Libre à vous... Mais je pense que vous ne vous opposez pas à ce que vos invités prennent leurs précautions... Descendons, chère madame.

La gentille Mme Sermeuse, directement interpellée, rougit, et répondit :

— Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur Le Huchet, car je ne suis pas très rassurée... Mais je ne puis vraiment pas descendre, alors que mon mari reste dans l'appartement.

— C'est bien, fit Le Huchet en la regardant fixement... Du moment que vous restez ici, vous supposez bien que j'y resterai également.

Une caillade éloquentة le remercia de cette détermination héroïque.

Nelson Brown, qui était toujours assis, les cartes à la main, les posa alors sur la table, se leva, et dit :

— Eh bien, moi, je descends à la cave. Sermeuse bondit et s'écria :

— Vous ne ferez pas ça ?

— Si fait, ami.

— Vous allez descendre... descendre tout seul ! D'ailleurs, vous ne savez pas où est notre cave.

— Oh ! ne vous inquiétez pas... Je saurai bien la trouver.

— Voyons, maître, je vous en conjure !... Que voulez-vous, Sermeuse... J'ai peur.

Et Nelson Brown, tranquillement, posément, sans se presser, sortit.

Sermeuse et sa femme échangeèrent un coup d'œil qui ne m'échappa point. Et, tout de suite, je flairai un mystère. Je connaissais Nelson Brown, pourrais-je dire, sur le bout des doigts.

J'étais, d'ores et déjà, certain que le refus formulé par Sermeuse de prendre la plus simple des précautions, que ses tentatives pour empêcher Le Huchet et Nelson Brown de la prendre eux-mêmes, que le désir exprimé par la gentille Mme Sermeuse, malgré son émoi, de demeurer auprès de son mari avaient semblé plus que bizarres, suspects même, à mon illustre ami. J'avais suivi le travail qu'il n'avait pas manqué de se faire dans son esprit. Sûrement, les Sermeuse avaient une raison pour que des étrangers ne pénétrassent point dans leur cave. Et c'était une raison pour que Nelson Brown eût tenu à aller faire, dans cette cave, une enquête personnelle et sans témoins. J'avoue que j'en attendais le résultat avec un certain trouble.

L'alerte dura une heure environ, mais fut sans gravité. La breloque sonna sans que les avions ennemis eussent réussi à franchir les tirs de barrage. Nous nous attendions à voir repartir Nelson Brown, mais une demi-heure se passa encore sans qu'il remontrât.

Sermeuse, commençant à être inquiet, se disposait à aller le chercher, quand nous entendîmes un pas lourd, hésitant ; et le grand détective se montra enfin. Sa démarche était chancelante, son teint coloré, sa chevelure, toujours si correctement peignée, en broussailles. Il se précipita vers Sermeuse, le saisit entre ses bras, le baisa sur le front, et lui dit en sanglotant :

— Pauvre ami !... Pardon !... Je vous ai soupçonné à tort !... Il n'y a rien de répréhensible dans votre cave !... Pas d'engins, pas d'explosifs, rien !... En revanche, j'y ai trouvé un... un de ces... un de ces châteaux-là.

— C'est bon, c'est bon, interrompit Sermeuse... Ça va bien !...

Nelson Brown était complètement ivre. Et Le Huchet, se penchant vers moi, me dit à l'oreille :

— Et nous qui avons bu du vin au litre !... Je comprends maintenant pourquoi la cave nous fut interdite... Nous n'aurions eu qu'à y découvrir les vieilles bouteilles !...

Adrien VÉLY.

Cromwell et Washington

L'Opinion annonce que, face à la statue de Cromwell, on a formé le projet d'élever, à Londres, une statue de marbre à Washington.

SITUATIONS

Brochure envoyée franco. PIERRE, 53, rue de Rivoli, Paris.

5 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES DU MATIN

NOTRE AVIATION A JOUÉ DANS LA BATAILLE UN RÔLE ACTIF ET EFFICACE

Les troupes ennemies ont été mitraillées et bombardées. 41 avions allemands descendus et 9 ballons abattus.

DEUX PONTS CHARGÉS DE TROUPES ONT ÉTÉ DÉTRUITS

(OFFICIEL). — Notre aviation a pris une part importante à la bataille engagée le 15 juillet sur le front de la Marne et de la Champagne. En dépit des conditions atmosphériques défavorables, nos observateurs n'ont cessé de survoler les lignes allemandes pendant les jours qui ont précédé l'attaque. Grâce à leur vigilance soutenue, ils ont pu fournir des renseignements précieux sur l'offensive et en préciser l'étendue.

Dès les premières heures de la bataille, notre aviation est intervenue activement, notamment sur la Marne. Malgré les épais rideaux de fumée qui dissimulaient les ponts jetés par l'ennemi, nos équipages les ont découverts et attaqués. Volant à faible altitude, ils ont réussi à détruire à coups de bombes deux de ces ponts chargés de troupes, qui ont été précipités dans la rivière, tandis que des attaques à la mitrailleuse et à la bombe étaient menées sur les convois et les colonnes qui débouchaient sur la rive nord.

44 tonnes de projectiles ont été ainsi utilisées au cours de la journée en divers points du front avec un plein succès. Les attaques ont continué pendant la nuit. 14 tonnes de projectiles lancées sur les bivouacs, rassemblements et points de concentration de l'ennemi ont provoqué plusieurs incendies et de nombreux dégâts.

Nos équipages ont en outre livré contre l'aviation ennemie une dure bataille qui a obtenu de bons résultats : 41 avions ennemis ont été abattus ou mis hors de combat et 9 ballons captifs incendiés.

En moins de cinq minutes le sous-lieutenant Bourjade a détruit pour sa part trois de ces ballons.

Enfin l'aviation d'observation a cessé de jalonner la position de nos troupes et surtout celle de l'ennemi, et de régler des tirs d'artillerie extrêmement efficaces.

Le sous-lieutenant Hægelen a abattu son dixième appareil le 10 juillet. Il compte jusqu'à ce jour quatre ballons captifs et six avions officiellement homologués.

La résistance des troupes américaines

16 juillet. — OFFICIEL AMÉRICAIN. — Au cours de la bataille d'hier, les troupes américaines ont, à l'est de Reims, coopéré avec les troupes françaises pour repousser les attaques ennemies. Elles ont maintenu leurs positions sur tous les points et capturé un certain nombre de prisonniers et des mitrailleuses.

Hier matin, dans les Vosges, l'ennemi a essayé, après une préparation d'artillerie, d'attaquer nos lignes sur un front de 1.000 yards. L'attaque a été brisée par nos feux d'artillerie.

Les meilleures divisions de nos ennemis étaient engagées dans l'offensive

FRONT FRANÇAIS, 16 juillet (14 heures). — De notre correspondant de guerre accrédité aux armées :

En raison de l'échec si complet de la dernière offensive allemande on a pu se demander un moment si l'attaque d'hier n'était qu'une feinte destinée à détourner notre attention du point sur lequel nos ennemis auraient porté leur véritable effort, ou si réellement ils avaient lancé toutes leurs forces entre Château-Thierry et Massiges.

Il était un moyen certain de le savoir : celui de connaître le nombre et la valeur des divisions engagées. C'est en partie chose faite déjà. Une vingtaine de divisions ont été engagées entre Reims et Château-Thierry, et autant entre Reims et Massiges. D'autres divisions encore se trouvaient en réserve prêtes à intervenir ailleurs, ou à exploiter le succès escompté.

De plus, un second facteur plus essentiel encore est celui de la valeur des divisions engagées. Or, d'après les premiers renseignements, on a pu identifier déjà les 2^e, 3^e et 5^e divisions de la garde, les 200^e, 195^e et 199^e régiments de sapeurs, les 1^{re}, 2^e et 15^e divisions bavaroises, la 10^e division silésienne et sa division de réserve, la 23^e division saxonne, la 25^e division wurtembergeoise, la 7^e division de Magdebourg, toutes divisions de première va-

leur, représentant l'élite de l'armée allemande.

Il est à noter en plus que toutes ces unités, au repos depuis plus d'un mois, bien soignées, bien nourries, avaient été soumises à un entraînement intensif en vue de leur prochaine intervention sur le champ de bataille. Il n'y a donc pas à s'y tromper : tant par le nombre des divisions engagées que par la valeur des unités mises en ligne, il ressort que l'Allemagne a fourni, hier, un très puissant effort. Or, ces belles divisions que nous venons de citer ont été très éprouvées ou sont dans un tel état d'affaiblissement qu'elles ne pourront de si tôt reparaitre sur le champ de bataille.

La preuve manifeste de l'épuisement de l'ennemi est le calme complet qui, durant toute la nuit, a succédé aux violents combats de la journée.

La désillusion allemande doit être considérable, à en juger par les déclarations des prisonniers. Une fois de plus, leurs officiers les avaient assurés d'une victoire facile, leur affirmant qu'ils ne trouveraient en face d'eux que des troupes peu nombreuses et complètement démoralisées.

Pour leur donner du courage, on avait désigné cette offensive sous le nom de « Frieden Sturm », c'est-à-dire « offensive de paix ». Le succès était tellement assuré qu'ils comptaient atteindre Condé-en-Brie à midi et coucher dans la soirée à Montmirail.

La déception semble être des plus cruelles et de nature à avoir déjà une grosse répercussion en Allemagne.

Jamais, peut-être, les pertes ennemies n'ont été aussi élevées. C'est par monceaux que leurs cadavres jonchent le terrain.

Ce matin, la bataille a repris. Les premiers renseignements permettent d'affirmer que l'échec allemand se confirme.

L'attitude des troupes américaines a été des plus brillantes, et la résistance des éléments italiens des plus acharnées.

Une des raisons des grosses pertes de nos ennemis réside dans ceci que, une heure avant le commandement de la préparation allemande, nos obus, tombant en plein dans les tranchées bondées de troupes massées pour l'assaut, ont causé chez l'ennemi des ravages effroyables.

Les Allemands peuvent continuer à poursuivre leurs attaques locales, leur cinquième offensive est d'ores et déjà brisée.

leur, représentant l'élite de l'armée allemande.

Il est à noter en plus que toutes ces unités, au repos depuis plus d'un mois, bien soignées, bien nourries, avaient été soumises à un entraînement intensif en vue de leur prochaine intervention sur le champ de bataille. Il n'y a donc pas à s'y tromper : tant par le nombre des divisions engagées que par la valeur des unités mises en ligne, il ressort que l'Allemagne a fourni, hier, un très puissant effort. Or, ces belles divisions que nous venons de citer ont été très éprouvées ou sont dans un tel état d'affaiblissement qu'elles ne pourront de si tôt reparaitre sur le champ de bataille.

La preuve manifeste de l'épuisement de l'ennemi est le calme complet qui, durant toute la nuit, a succédé aux violents combats de la journée.

La désillusion allemande doit être considérable, à en juger par les déclarations des prisonniers. Une fois de plus, leurs officiers les avaient assurés d'une victoire facile, leur affirmant qu'ils ne trouveraient en face d'eux que des troupes peu nombreuses et complètement démoralisées.

Pour leur donner du courage, on avait désigné cette offensive sous le nom de « Frieden Sturm », c'est-à-dire « offensive de paix ». Le succès était tellement assuré qu'ils comptaient atteindre Condé-en-Brie à midi et coucher dans la soirée à Montmirail.

La déception semble être des plus cruelles et de nature à avoir déjà une grosse répercussion en Allemagne.

Jamais, peut-être, les pertes ennemies n'ont été aussi élevées. C'est par monceaux que leurs cadavres jonchent le terrain.

Ce matin, la bataille a repris. Les premiers renseignements permettent d'affirmer que l'échec allemand se confirme.

L'attitude des troupes américaines a été des plus brillantes, et la résistance des éléments italiens des plus acharnées.

Une des raisons des grosses pertes de nos ennemis réside dans ceci que, une heure avant le commandement de la préparation allemande, nos obus, tombant en plein dans les tranchées bondées de troupes massées pour l'assaut, ont causé chez l'ennemi des ravages effroyables.

Les Allemands peuvent continuer à poursuivre leurs attaques locales, leur cinquième offensive est d'ores et déjà brisée.

leur, représentant l'élite de l'armée allemande.

Il est à noter en plus que toutes ces unités, au repos depuis plus d'un mois, bien soignées, bien nourries, avaient été soumises à un entraînement intensif en vue de leur prochaine intervention sur le champ de bataille. Il n'y a donc pas à s'y tromper : tant par le nombre des divisions engagées que par la valeur des unités mises en ligne, il ressort que l'Allemagne a fourni, hier, un très puissant effort. Or, ces belles divisions que nous venons de citer ont été très éprouvées ou sont dans un tel état d'affaiblissement qu'elles ne pourront de si tôt reparaitre sur le champ de bataille.

La preuve manifeste de l'épuisement de l'ennemi est le calme complet qui, durant toute la nuit, a succédé aux violents combats de la journée.

La désillusion allemande doit être considérable, à en juger par les déclarations des prisonniers. Une fois de plus, leurs officiers les avaient assurés d'une victoire facile, leur affirmant qu'ils ne trouveraient en face d'eux que des troupes peu nombreuses et complètement démoralisées.

Pour leur donner du courage, on avait désigné cette offensive sous le nom de « Frieden Sturm », c'est-à-dire « offensive de paix ». Le succès était tellement assuré qu'ils comptaient atteindre Condé-en-Brie à midi et coucher dans la soirée à Montmirail.

La déception semble être des plus cruelles et de nature à avoir déjà une grosse répercussion en Allemagne.

Jamais, peut-être, les pertes ennemies n'ont été aussi élevées. C'est par monceaux que leurs cadavres jonchent le terrain.

Ce matin, la bataille a repris. Les premiers renseignements permettent d'affirmer que l'échec allemand se confirme.

L'attitude des troupes américaines a été des plus brillantes, et la résistance des éléments italiens des plus acharnées.

Une des raisons des grosses pertes de nos ennemis réside dans ceci que, une heure avant le commandement de la préparation allemande, nos obus, tombant en plein dans les tranchées bondées de troupes massées pour l'assaut, ont causé chez l'ennemi des ravages effroyables.

Les Allemands peuvent continuer à poursuivre leurs attaques locales, leur cinquième offensive est d'ores et déjà brisée.

leur, représentant l'élite de l'armée allemande.

Il est à noter en plus que toutes ces unités, au repos depuis plus d'un mois, bien soignées, bien nourries, avaient été soumises à un entraînement intensif en vue de leur prochaine intervention sur le champ de bataille. Il n'y a donc pas à s'y tromper : tant par le nombre des divisions engagées que par la valeur des unités mises en ligne, il ressort que l'Allemagne a fourni, hier, un très puissant effort. Or, ces belles divisions que nous venons de citer ont été très éprouvées ou sont dans un tel état d'affaiblissement qu'elles ne pourront de si tôt reparaitre sur le champ de bataille.

La preuve manifeste de l'épuisement de l'ennemi est le calme complet qui, durant toute la nuit, a succédé aux violents combats de la journée.

La désillusion allemande doit être considérable, à en juger par les déclarations des prisonniers. Une fois de plus, leurs officiers les avaient assurés d'une victoire facile, leur affirmant qu'ils ne trouveraient en face d'eux que des troupes peu nombreuses et complètement démoralisées.

Pour leur donner du courage, on avait désigné cette offensive sous le nom de « Frieden Sturm », c'est-à-dire « offensive de paix ». Le succès était tellement assuré qu'ils comptaient atteindre Condé-en-Brie à midi et coucher dans la soirée à Montmirail.

La déception semble être des plus cruelles et de nature à avoir déjà une grosse répercussion en Allemagne.

Jamais, peut-être, les pertes ennemies n'ont été aussi élevées. C'est par monceaux que leurs cadavres jonchent le terrain.

Ce matin, la bataille a repris. Les premiers renseignements permettent d'affirmer que l'échec allemand se confirme.

L'attitude des troupes américaines a été des plus brillantes, et la résistance des éléments italiens des plus acharnées.

Une des raisons des grosses pertes de nos ennemis réside dans ceci que, une heure avant le commandement de la préparation allemande, nos obus, tombant en plein dans les tranchées bondées de troupes massées pour l'assaut, ont causé chez l'ennemi des ravages effroyables.

Les Allemands peuvent continuer à poursuivre leurs attaques locales, leur cinquième offensive est d'ores et déjà brisée.

leur, représentant l'élite de l'armée allemande.

Il est à noter en plus que toutes ces unités, au repos depuis plus d'un mois, bien soignées, bien nourries, avaient été soumises à un entraînement intensif en vue de leur prochaine intervention sur le champ de bataille. Il n'y a donc pas à s'y tromper : tant par le nombre des divisions engagées que par la valeur des unités mises en ligne, il ressort que l'Allemagne a fourni, hier, un très puissant effort. Or, ces belles divisions que nous venons de citer ont été très éprouvées ou sont dans un tel état d'affaiblissement qu'elles ne pourront de si tôt reparaitre sur le champ de bataille.

La preuve manifeste de l'épuisement de l'ennemi est le calme complet qui, durant toute la nuit, a succédé aux violents combats de la journée.

La désillusion allemande doit être considérable, à en juger par les déclarations des prisonniers. Une fois de plus, leurs officiers les avaient assurés d'une victoire facile, leur affirmant qu'ils ne trouveraient en face d'eux que des troupes peu nombreuses et complètement démoralisées.

Pour leur donner du courage, on avait désigné cette offensive sous le nom de « Frieden Sturm », c'est-à-dire « offensive de paix ». Le succès était tellement assuré qu'ils comptaient atteindre Condé-en-Brie à midi et coucher dans la soirée à Montmirail.

La déception semble être des plus cruelles et de nature à avoir déjà une grosse répercussion en Allemagne.

Jamais, peut-être, les pertes ennemies n'ont été aussi élevées. C'est par monceaux que leurs cadavres jonchent le terrain.

Ce matin, la bataille a repris. Les premiers renseignements permettent d'affirmer que l'échec allemand se confirme.

L'attitude des troupes américaines a été des plus brillantes, et la résistance des éléments italiens des plus acharnées.

Une des raisons des grosses pertes de nos ennemis réside dans ceci que, une heure avant le commandement de la préparation allemande, nos obus, tombant en plein dans les tranchées bondées de troupes massées pour l'assaut, ont causé chez l'ennemi des ravages effroyables.

Les Allemands peuvent continuer à poursuivre leurs attaques locales, leur cinquième offensive est d'ores et déjà brisée.

leur, représentant l'élite de l'armée allemande.

Il est à noter en plus que toutes ces unités, au repos depuis plus d'un mois, bien soignées, bien nourries, avaient été soumises à un entraînement intensif en vue de leur prochaine intervention sur le champ de bataille. Il n'y a donc pas à s'y tromper : tant par le nombre des divisions engagées que par la valeur des unités mises en ligne, il ressort que l'Allemagne a fourni, hier, un très puissant effort. Or, ces belles divisions que nous venons de citer ont été très éprouvées ou sont dans un tel état d'affaiblissement qu'elles ne pourront de si tôt reparaitre sur le champ de bataille.

La preuve manifeste de l'épuisement de l'ennemi est le calme complet qui, durant toute la nuit, a succédé aux violents combats de la journée.

La désillusion allemande doit être considérable, à en juger par les déclarations des prisonniers. Une fois de plus, leurs officiers les avaient assurés d'une victoire facile, leur affirmant qu'ils ne trouveraient en face d'eux que des troupes peu nombreuses et complètement démoralisées.

LES ALLEMANDS TORPILLENT UN NAVIRE ESPAGNOL

Le ministre d'Espagne à Athènes, qui se trouvait à bord, a pu être sauvé.

ATHÈNES, 16 juillet. — Le vapeur espagnol *Roberto*, qui se rendait d'Athènes à Barcelone, a été torpillé. Il avait à bord M. Lopez Vega, ministre d'Espagne à Athènes.

Le vapeur portait au grand mat le pavillon du ministre.

Le gouvernement allemand avait été avisé du départ du ministre six jours à l'avance.

Le ministre et sa famille ont été sauvés.

Le comte Burian publie un mémoire justificatif

Le mémoire du comte Burian aux présidents du Conseil autrichien et hongrois a été publié d'une manière tout à fait exceptionnelle. C'est le signe que le ministre des Affaires étrangères de la Double Monarchie se sent obligé de donner une satisfaction à l'opinion publique, plus déçue et plus troublée que jamais depuis l'échec de la Piave. Car, pour ce qui est des Alliés, si c'est à eux que le discours s'adresse, il ne leur apprendra rien de nouveau.

Le comte Burian y répète en d'autres termes, avec moins de style et de clarté, ce qu'il avait déjà dit à maintes reprises son prédécesseur le comte Czernin, c'est-à-dire que l'Autriche-Hongrie ne continuait la lutte que contrainte et forcée et pour défendre son existence et son territoire.

L'intangibilité de nos possessions, dit le ministre des Affaires étrangères, est notre principe irréductible, et, comme le comte Czernin encore, il proclame l'Allemagne solidaire de l'Autriche dans la question de Trente et de Trieste, et l'Autriche solidaire de l'Allemagne dans la question d'Alsace-Lorraine. En outre le mémoire élève de nombreuses plaintes contre les menaces de démembrement de la monarchie qui font partie des buts de guerre des Alliés et répète les arguments ordinaires en faveur de la constitution historique et traditionnelle de l'Autriche-Hongrie.

La conclusion de ce mémoire confus et qui respire une grande gêne, c'est que la lutte nécessaire doit être poursuivie « jusqu'à bonne fin » (ce qui est une formule modeste). Cependant les puissances centrales se disent toujours prêtes à négocier la paix selon leur proposition du mois de décembre 1916. Selon la formule du comte Burian, elles se tiennent sur la défensive pacifique.

Cette formule est tout ce qu'il y a de nouveau dans ce mémoire, qui tend à justifier le resserrement de l'alliance austro-allemande. C'est donc surtout un plaidoyer en faveur du *Mitteuropa*, et c'est toute la valeur qu'a ce document au point de vue extérieur et aux yeux des Alliés. — J. B.

Hœtzendorf relevé de son commandement

AMSTERDAM, 16 juillet. — On mande de Vienne :

« L'empereur a envoyé une lettre autographe au maréchal Conrad von Hœtzendorf dans laquelle il fait droit à sa demande d'être relevé de son commandement et le remercie des grands services rendus. »

Les jours sans viande sont supprimés

Le ministère du Ravitaillement communique la note suivante :

Les mesures de restriction de la consommation de la viande, mises en vigueur le 13 mai dernier, ont donné des résultats extrêmement satisfaisants.

Le ministre de l'Agriculture et du Ravitaillement a, en conséquence, décidé la suppression des mesures de restriction de la consommation de la viande à dater du samedi 20 courant.

Par voie de conséquence, les tolérances qui avaient été admises pendant les jours sans viande pour certains produits sont supprimées à partir de la même date.

NOUVELLES BRÈVES

— La Chambre a continué, hier, la discussion du projet portant renouvellement du privilège de la Banque de France. Aujourd'hui, interpellations.

— Avant sa constitution en Cour de justice, le Sénat a tenu une brève séance. M. Dubost a prononcé l'éloge de MM. Bonnefoy-Sibour et Crépiau, décédés.

— Malgré le violent orage qui a sévi, la nuit dernière, sur la région parisienne, le thermomètre s'est élevé hier après-midi à 31° : c'est un record pour cette année.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front britannique

(16 juillet). — 13 HEURES. — Des troupes néo-zélandaises ont exécuté hier, avec succès, un raid dans le voisinage d'Hébuterne, capturant plus de 30 prisonniers et 12 mitrailleuses.

Pendant la nuit, après un vif combat, nous avons, de nouveau, amélioré légèrement notre ligne dans le secteur de Villers-Bretonneux.

Nous avons fait quelques prisonniers près de Locon.

Au sud-ouest d'Albert, l'artillerie ennemie a été active, ainsi que sur divers points du secteur nord du front britannique.

(16 juillet). — 22 HEURES. — Ce matin, de bonne heure, l'ennemi a attaqué deux nouveaux postes que nous avions établis au voisinage d'Hébuterne et a réussi à y pénétrer ; mais, immédiatement contre-attaqué, il a été repoussé par nos troupes. Nous avons fait quelques prisonniers.

L'

LES COURS

— S. M. le roi Alphonse XIII a invité le duc de Westminster, le duc et la duchesse de Montellano, le duc et la duchesse de Santona à venir habiter le palais de la Magdalena pendant la villégiature de la Cour d'Espagne à Santander.

CITATIONS

— Parmi les chefs élevés à la dignité de grand officier dans les récentes promotions de la Légion d'honneur, nous relevons avec plaisir le nom du général de division Gerôme, commandant un groupe de divisions à l'armée d'Orient, avec cette belle citation si méritée : "Officier général d'une activité et d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Depuis trente-deux mois en Orient, a exercé vigoureusement, dans des circonstances souvent délicates, le commandement d'une division, puis d'un groupement de troupes françaises et belges."

— A pris sur ces dernières, grâce à son entraînement communicatif et à ses qualités militaires, une influence qui a eu les plus heureux effets sur leur instruction.

— En dernier lieu, a préparé et dirigé les opérations qui ont permis à cinq régiments helléniques d'enlever, le 30 mai 1918, dans les plus brillantes conditions, les hauteurs du Skra-Di-Legen avec 1.800 prisonniers et un nombreux matériel. (Croix de guerre.)

NAISSANCES

— Mme Etienne Blanc, née Petit-Delchet, femme du lieutenant actuellement en mission en Amérique, vient de mettre au monde une fille : Jacqueline.

— Mme Pierre Le Cour-Grandmaison, née Mercier de Lostende, a donné le jour à un fils : Didier.

— Mme Sandré de Valonne a mis au monde un fils : Charles.

FIANÇAILES

— On annonce les fiançailles du capitaine Emilio Pagliano di Pagliano, chef du service des sursis d'appel et de la mobilisation industrielle près l'ambassade d'Italie, professeur agrégé à la Faculté de Droit de Rome, avec Mlle Simone Goffard, fille de M. Goffard, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles.

MARIAGES

— Hier a été célébré, dans la plus stricte intimité, en raison de deuils récents, le mariage du comte Joseph de Maistre, aspirant au 261^e régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, fils aîné du comte et de la comtesse de Maistre, avec Mlle de La Croix, fille de M. et Mme Henri de La Croix. La bénédiction nuptiale a été donnée par S. Gr. Mgr Castellani, archevêque de Chambéry, en la chapelle de l'orphelinat Costa de Beauregard.

— A la mairie du treizième arrondissement a eu lieu, dans l'intimité, le mariage de M. Georges Lavignin, fils de M. Lavignin, secrétaire général du comité de répartition des fonds aux orphelins de la guerre, avec Mlle Roulet.

M. Appell, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences, et le général de La Croix, grand-croix de la Légion d'honneur, médaillé militaire, étaient parmi les témoins.

DEUILS

— Les obsèques de Mme Joseph Reinach ont été célébrées, hier matin, à 10 heures, au milieu d'une nombreuse assistance et avec la simplicité qui avait été dans la volonté de cette femme de grand cœur, modeste et bonne.

Les prières ont été dites, au domicile de la défunte, par le rabbin Raphaël Lévy.

L'inhumation a eu lieu dans la sépulture de famille, au cimetière Montmartre.

Nous apprenons la mort : De M. Eugène Hatton, ancien président de section au tribunal de commerce de la Seine, président de la fondation dite "Groupe des maisons ouvrières", officier de la Légion d'honneur ;

De M. Louis Picaves, ancien conseiller municipal de Lille, conseiller d'arrondissement, président du comité rouennais des Réfugiés du Nord et du Pas-de-Calais, qui a succédé à Rouen aux suites d'une affection qu'il a contractée lors de la tragique évacuation de Lille en octobre 1914 ;

Du docteur Lucien Beaumé, médecin aide-major de 2^e classe, chevalier de la Légion d'honneur, qui a succombé à Paris ;

Du capitaine Gauthier-Villars, du 77^e régiment d'artillerie, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, tué à son poste de commandement le 14 juillet ;

Du baron de Herissem, sous-lieutenant au 27^e dragons, détaché au groupe d'A.M.A.C. tombé au champ d'honneur, dans l'Aisne, âgé de quarante-quatre ans, décoré de la croix de guerre.

POUDRE de BEAUTÉ

E. COUDRAY Talisman de jeunesse idéal

La Poudre Parfaite que tant de Dames recherchent. La Boîte 5 francs. En Vente Partout et 348, Rue St-Honoré, PARIS (près la place Vendôme)

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous créons des abonnements de saison au tarif suivant :

1 semaine... France...	1 fr.	Etranger	2 fr.
15 jours...	1 fr. 75		3 fr. 50
1 mois...	3 fr. 50		7 fr.

Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, prière de vouloir bien accompagner toute demande du montant de l'abonnement.

VILLÉGIATURES

Les Alpes françaises
AIX-LES-BAINS HOTEL MIRABEAU Restaurant tr. recherché

M^{re} REVARD
PAR AIX-LES-BAINS
Alt. 1.545 mètres.
1^{er} état, alpestre
de France.
Hotel-Restaurant
1^{er} ordre desservis
par ch. fer à créau.
Sports d'hiver, d'été, d'été.
Téléph. Télégr.

LES ALPES FRANÇAISES
qui est l'édition d'été de LA COTE D'AZUR, publie chaque semaine la Liste des Étrangers des stations de Savoie, Dauphiné, Alpes : Hautes, Basses et Maritimes. Direct à Nice. Bureaux corresp. av. Syndicats d'Initiative. Reçoit abonn. et publie d'EXCELSIOR.

Les Pyrénées
VERNET-LES-BAINS (Py.-Orient). Etablissement thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villes. SENEQUE, administr.

LA RANÇON DE LA SÉCURITÉ



— Quand je pense que nous avons, à Paris, une salle à manger Henri II... toute neuve!

(Dessin inédit par LUCIEN MÉTIVET.)

B L O C - N O T E S

BIEN que sa vie n'eût pas été exempte de tous reproches, M. Poire, dès qu'il fut mort, prit allégrement le chemin du Ciel, et quelques bienheureux qui devaient à la porte du Paradis ne le virent point sans surprise s'arrêter sur le seuil et demander à entrer. Saint Pierre l'arrêta, paternel :

— Vous faites erreur, mon brave homme. Avant de pénétrer ici, vous avez quelques centaines d'années de Purgatoire à accomplir.

— Hélas! soupira M. Poire, je croyais bien avoir gagné mon Paradis sur terre, cependant...

— Le Paradis ne se gagne pas sans peine, corrigea saint Pierre, et chaque jour je suis contrain de refuser des milliers d'âmes qui, de la meilleure foi du Ciel, se jugeaient dignes du divin séjour.

Mais, M. Poire, qui n'en voulait pas démordre, soupira de plus belle :

— J'aurais bien cru, pourtant...

— Voyons, dit saint Pierre, ému par son air pitoyable, contez-moi toujours vos misères, et dites-moi quels titres sont les vôtres ?

— Je suis, répondit humblement M. Poire, un petit bourgeois de Paris, retraité après trente-cinq ans de bons et loyaux services dans l'Administration.

— Mauvaise recommandation, murmura le saint. Et après ?

— Après?... Après?... Depuis quatre ans de guerre, je suis le plus infortuné des humains. L'épicerie à qui j'achète mon sucre, mes biscuits, mes pâtes, hausse ses prix selon son caprice, et, selon son caprice, me refuse sa marchandise. Le boucher, le crémier, le mercier, l'herboriste, tous les négociants du quartier en font autant. Je ne parle même pas du marchand de tabac, dont j'osais à peine, en ces derniers temps, franchir le seuil; des chauffeurs de taxi, qui me demandaient 2 dollars — des dollars, à Paris, oui, grand saint ! — pour la moindre course; des demoiselles du téléphone, qui s'obstinaient à ne pas me répondre; de celles des postes, qui m'obligeaient à accepter des timbres en paiement et refusaient les miens pour le même usage. Bref, tous ceux qui vendaient quelque chose avaient le droit de me brimer, et moi, qui me contentais d'acheter, je ne pouvais embêter — pardonnez-moi l'expression — personne. A ce point que...

— Inutile de poursuivre, interrompit saint

Pierre en ouvrant la porte toute grande; entrez, pauvre homme, entrez! Vous avez fait votre purgatoire sur terre.

Maurice LEVEL.

Humour américain

Les Américains se montrent gens pratiques en toutes occasions et en tous lieux. La pelouse d'un parc avait été traversée par plusieurs hospitalisés français, et leur passage avait créé une piste qui détruisait la belle harmonie verte que le printemps avait fait renaître. Lorsque nos alliés vinrent s'installer aux abords du parc ils placèrent, à l'entrée de la piste, un simple écriteau portant ces mots :

Why do you pass there ?
It is no way !
Pourquoi passer ici ?
Ce n'est pas le chemin !

Et le gardien du parc retrouva sa quiétude à la constatation que chaque jour effaçait un peu plus les traces des fautes passées.

LES TONNELIERS

Les tonneliers ont tenu, à la Bourse du Travail, une importante réunion où ils ont ardemment débattu leurs intérêts professionnels.

Ils comptent parmi les plus farouches syndicalistes. Ce sont des esprits fort émancipés. Jadis, M. Anatole France, de passage à Bordeaux, fut invité à un meeting de tonneliers. M. Jules Guesde y prit la parole. Il exposa avec flamme les principes de socialisme. On l'acclama frénétiquement.

A l'issue de la séance, M. Anatole France voulut s'assurer que les auditeurs avaient bien saisi les doctrines collectivistes.

Il s'approcha de l'un d'eux :

— Mon ami, lui demanda-t-il, partagez-vous les idées de Jules Guesde ?

— Parbleu ! fit l'autre.

— Avez-vous compris tout ce qu'il a dit ?

— Naturellement : c'est assez clair : il veut le bonheur des tonneliers.

Cette réponse convainquit M. Bergeret qu'au fond le peuple ne s'embarrasse pas beaucoup de théories générales. — PAUL GSELL.

Au bord de l'eau

Trois heures de l'après-midi.

Au long du quai de la Monnaie, les peintres inamovibles brossent des vues du

Pont-Neuf, tandis que les inamovibles pêcheurs taquent l'ablette.

Les matelassiers cardent la laine, dont les pierrots maraudent les flocons.

Des enfants jouent.

Survient deux officiers américains. L'un porte des lunettes d'or. L'autre, une grande boîte et un trépid.

Celui qui porte les lunettes s'approche d'un des rapins, salue militairement, et, avec un fort accent :

— Pardon, monsieur l'artiste, dit-il, voudriez-vous avoir l'obligeance de vous laisser tourner ?

— Me laisser tourner ! fait le peintre, ahuri.

L'Américain explique :

— Nous prenons des films pour la propagande. Nous désirons montrer aux gens de chez nous et aux neutres combien sont fausses les nouvelles répandues par l'Allemagne sur la prétendue panique de Paris. C'est pourquoi nous enregistrons les aspects familiers de votre ville. En vous voyant peindre si placidement au bord de la Seine, on comprendra la sérénité de la capitale française.

Alors le peintre :

— Si vous devez cinématographier tous ceux qui, comme moi, barbouillent au bord de la Seine, entre le Pont-Neuf et Notre-Dame, vous n'avez pas fini !

Et, de fait, le long du fleuve nonchalant, paysagistes et pêcheurs font un long chapelet de personnages hiératiquement assis sur de confortables pliants.

Accidents

Il n'y a point de semaine où les journaux ne relatent la mort de quelque gamin imprudent qui, pendant la marche d'un train, gambadait sur le toit d'un wagon et s'est fait décapiter sous un tunnel.

Dans les trains de banlieue, c'est devenu un sport stupide pour les adolescents de courir sur les marchepieds ou sur la toiture des wagons en train de rouler. C'est une espèce de goût du risque, une fantaisie inspirée sans doute par les exploits des héros du cinéma, qui les pousse à ces extravagances périlleuses. Les accidents sont nombreux. Il est étonnant qu'ils ne le soient pas davantage.

Serait-il si difficile aux Compagnies de poster de temps à autre un de leurs agents sur les impériales des voitures pour dresser procès-verbal à ces jeunes gens ?

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — M. Escande fera ce soir ses débuts dans le rôle d'Hippolyte de Phèdre.

AUX FOLIES-BERGÈRE

TOUS LES SOIRS à 8 h. 30
La Triomphale Revue
QUAND MÊME !
L'un des plus grands
SUCCÈS DE LA SAISON

A L'OLYMPIA

TOUS LES JOURS en MATINÉE
15 NUMÉROS VARIÉS ET UN SKETCH
Les dernières nouveautés
Anglaises et Américaines
Fautouils depuis 1 franc
TOUS LES SOIRS à 8 h. 30

LA JOURNÉE :

Comédie-Française, 7 h. 45, Phèdre, l'Anglais tel qu'on le parle.

Opéra-Comique, relâche; demain, 1 h. 30, Werther, Cavalleria rusticana; 7 h. 30, les Contes d'Hoffmann.

Palais-Royal, 8 h. 30, Botru chez les civils. Renaissance, 8 h. 30, Florette et Palapou.

Théâtre Antoine, 8 h. 30, A votre santé. Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle nuit.

Th. Albert-1^{er}, Every evening, at 8 h. 30, English players, in english plays. Wanted a husband. Scala, 8 h. 30, le Papa du régiment.

Th. Cadet-Rousselle (Louv. 37-10), 8 h. 30, Mieux vaut Pips, grande revue; à 3 h., concert et ballets.

Grand-Guignol, 8 h. 30, Au Rat mort, le Triangle.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Gut. 02-59), 8 h. 30, la revue Quand même! Samedi et dimanche, matinée.

Olympia (Centr. 44-68), t.l. jours, mat. et soir. Spect. de music-hall : vedettes, attract. Sketch. Eldorado, 8 h. 15, l'Étoileuse.

MONTE-CARLO

SAISON D'ÉTÉ 1918

HOTEL DE PARIS

RÉPUTATION MONDIALE

Chauffage central

A PROXIMITÉ DES TERRASSES DU CASINO

Ouvert toute l'année

EN QUELQUES MOTS

— Raoul Villain, le meurtrier de Jean Jaurès, vient, par l'intermédiaire de ses avocats, M^{rs} Zévaès et Henri Gérard, de saisir la chambre des mises en accusation d'une nouvelle requête faisant valoir qu'il est depuis 1.800 jours en prison cellulaire et demandant au jury immédiat ou sa mise en liberté provisoire et son envoi au front.

— Le lieutenant Joussetin a entendu, hier, dans l'affaire Humoort, deux témoins : M. Edouard Julia, publiciste, ancien chef de cabinet de M. Doumer, et le fondé de pouvoirs de la banque Morgan-Harjes. L'après-midi il a confronté Pierre Lenoir et M. Moulou, codécouvert du Journal.

— Dans l'affaire Loustalot-Comby, le lieutenant Joussetin a entendu Mlle Forsans.

— Le capitaine Bouchardon, sur la demande de M. Caillaux, entendra aujourd'hui plusieurs députés.

— M. Pradet-Balade vient de renvoyer en correctionnelle deux Anglais, MM. William Robinson et Tressedes, qui, à l'aide de fausses licences d'importation de charbon, passaient avec des particuliers des marchés dont la moitié du prix était versée d'avance, alors que la livraison de la marchandise n'était jamais effectuée. Tous deux sont en fuite.

— L'aviateur Chevillard est rentré en France, venant de Suisse, où il avait été interné après avoir été fait prisonnier dès le début des hostilités.

— Le Lokal Anzeiger annonce que le capitaine Willy Reinhard qui commandait l'escadille Richthofen, s'est tué au cours d'un essai.

J'ACHÈTE CHER

Vêtements hom. et dames, Fourrures, Linolins, tapis, Vais domicile. NEUMEISTER, 12, r. Gomboust.

GRAINS MIRATON

Un Grain assure l'effet laxatif.
3^e CHATELGUYON 3^e

Femmes

qui souffrez

de Maladies Intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Ovarite, Tumeurs, etc.,

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat, que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury.

La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme

FEMMES QUI SOUFFREZ de règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Etourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc.;

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Etourdissements et tous les accidents du RETOUR D'ÂGE, employez la Jouvence de l'Abbé Soury, qui vous guérira sûrement.

La Jouvence de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie MAO. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY avec la signature MAO. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis) 291

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volument.